

Romain Gary ou les romans d'une vie

Bibliographie

1. Œuvres de Romain Gary

1933-1939	<i>Le Vin des morts</i>	(publ. posthume 2014) (R = Roman)	R	
1935	<i>L'Orage, Une petite femme</i>	(dans <i>Gringoire</i>)	Nouvelles	
1945	<i>Éducation européenne</i>	(éd. déf. 1961)	R	RR, I
1946	<i>Tulipe</i>	(éd. déf. 1970)	R	
1948	<i>Le Grand Vestiaire</i>		R	
1952	<i>Les Couleurs du jour</i>	(= <i>Les Clowns lyriques</i> , 1979)	R	
1956	<i>Les Racines du ciel</i>	(éd. déf. 1980)	R	RR, I
1958	<i>L'Homme à la colombe</i>	(signé Fosco Sinibaldi)	R	
1960	<i>La Promesse de l'aube</i>	(éd. déf. 1980)	Récit	RR, I
1961	<i>Johnny Cœur</i>		Théâtre	
1962	<i>Gloire à nos illustres pionniers</i>	(= <i>Les oiseaux vont mourir au Pérou</i> , 1975)	Nouvelles	
1963	<i>Lady L.</i>	(en anglais : <i>Lady L.</i> , 1958)	R	RR, I
1965	<i>Pour Sganarelle</i>		Essai	
1966	<i>Les Mangeurs d'étoiles</i>	(en anglais : <i>The Talent Scout</i> , 1961)	R	
1967	<i>La Danse de Gengis Cohn</i>		R	RR, I
1968	<i>La Tête coupable</i>	(éd. déf. 1980)	R	
1968	<i>Les oiseaux vont mourir au Pérou</i>		Film	
1969	<i>Adieu Gary Cooper</i>	(en anglais : <i>The Ski Bum</i> , 1964)	R	RR, II
1970	<i>Chien blanc</i>		Récit	RR, II
1971	<i>Les Trésors de la mer Rouge</i>		Récit	
1971	<i>Kill</i>		Film	
1972	<i>Europa</i>		R	
1973	<i>Les Enchanteurs</i>		R	RR, II
1974	<i>La nuit sera calme</i>		Entretiens fictifs	
1974	<i>Les Têtes de Stéphanie</i>	(signé Shatan Bogat)	R	
1974	<i>Gros-Câlin</i>	(signé Émile Ajar)	R	RR, II
1975	<i>Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable</i>		R	
1975	<i>La Vie devant soi</i>	(signé Émile Ajar)	R	RR, II
1976	<i>Pseudo</i>	(signé Émile Ajar)	R	RR, II
1977	<i>Clair de femme</i>		R	RR, II
1978	<i>Charge d'âme</i>	(en anglais : <i>The Gasp</i> , 1973)	R	
1979	<i>L'Angoisse du roi Salomon</i>	(signé Émile Ajar)	R	
1979	<i>La Bonne Moitié</i>		Théâtre	
1980	<i>Les Cerfs-Volants</i>		R	RR, II
1981	<i>Vie et mort d'Émile Ajar</i>	(posthume)	Récit	RR, II
2000	<i>Ode à celui qui fut la France</i>	(id.)	Textes divers	
2005	<i>L'Affaire homme</i>	(id.)	Textes divers	
2014	<i>Le Sens de ma vie</i>	(<i>Radio-Canada</i> , 1980 ; publ.posth.)	Entretien	

RR = Romain Gary, *Romans et récits*, 2 vol., édition publiée sous la direction de Mireille Sacotte, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2019.

La plupart des autres titres sont disponibles en « Folio ».

2. Ouvrages sur Romain Gary

- ABDELJAOUAD, Firyel, HANGOUËT, Jean-François, et LABOURET, Denis (dir.) : *Signé Ajar*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2004.
- ABDELJAOUAD, Firyel commente *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2009.
- ANISSIMOV, Myriam : *Romain Gary le caméléon*, Paris, Denoël, 2004, rééd. « Folio », 2006.
- AUDI, Paul : *L'Europe et son fantôme*, Paris, éd. Léo Scheer, « Manifeste », 2003.
- : *La Fin de l'impossible. Deux ou trois choses que je sais de Gary*, Paris, Christian Bourgois, 2005.
- : *Je me suis toujours été un autre. Le paradis de Romain Gary*, Paris, Christian Bourgois, 2007.
- AUDI, Paul, et HANGOUËT, Jean-François (dir.) : *Romain Gary*, Paris, *Les Cahiers de l'Herne*, 2005.
- BAYARD, Pierre : *Il était deux fois Romain Gary*, Paris, PUF, « Le texte rêve », 1990.
- DECOUT, Maxime, et ROUMETTE, Julien (dir.) : « Romain Gary », *Europe*, n° 1022-1023, 2014.
- DECOUT, Maxime : *Album Gary*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2019.
- DÉSÉRABLE, François-Henri : *Un certain M. Piekielny*, Paris, Gallimard, 2017.
- HANGOUËT, Jean-François : *Romain Gary, à la traversée des frontières*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 2007.
- : *Picaros et pédoncules. Romain Gary et l'en-avant de l'humanité selon Pierre Teilhard de Chardin*, Genève, Droz, 2019.
- HUSTON, Nancy : *Tombeau de Romain Gary*, Arles, Actes Sud, 1995.
- LARAT, Fabrice : *Romain Gary, un itinéraire européen*, Chêne-Bourg, Georg, 1999.
- LECARME-TABONE, Éliane commente *La Vie devant soi*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2005.
- PAVLOWITCH, Paul : *L'Homme que l'on croyait*, Paris, Fayard, 1981.
- ROUMETTE, Julien (dir.) : « Romain Gary, l'ombre de l'histoire », *Littératures*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, n° 56, 2007.
- ROUMETTE, Julien : *Romain Gary ou le deuil de la France Libre. D'Éducation européenne à La Promesse de l'aube*, Paris, Champion, 2018.
- ROUMETTE, Julien, SCHAFFNER Alain et SIMON Anne (dir.) : *Romain Gary, une voix dans le siècle*, Paris, Champion, 2018.
- SACOTTE, Mireille (dir.) : *Romain Gary et la pluralité des mondes*, Paris, PUF, 2002.
- SACOTTE, Mireille, et SIMON, Anne (dir.) : *Romain Gary, écrivain-diplomate*, Paris, Ministère des Affaires étrangères - adpf, 2003.
- SACOTTE, Mireille commente *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2006.
- SPIRE, Kerwin : *Monsieur Romain Gary, Consul général de France*, Paris, Gallimard, 2021

Romain Gary ou les romans d'une vie : citations

Abréviations :

<i>ÉE</i>	<i>Éducation européenne</i> (1945/1961)	f° = Folio / Pl. I = Pléiade, t. I
<i>RC</i>	<i>Les Racines du ciel</i> (1956)	f° / Pl. I
<i>CB</i>	<i>Chien Blanc</i> (1970)	f° / Pl. II = Pléiade, t. II
<i>NSC</i>	<i>La nuit sera calme</i> (1974)	f°
<i>PA</i>	<i>La Promesse de l'aube</i> (1960)	f° / Pl. I
<i>PS</i>	<i>Pour Sganarelle</i> (1965)	f°
<i>GC</i>	<i>Gros-Câlin</i> (1974)	f° / Pl. II
<i>VDS</i>	<i>La Vie devant soi</i> (1975)	f° / Pl. II
<i>Pseu.</i>	<i>Pseudo</i> (1976)	f° / Pl., II
<i>CV</i>	<i>Les Cerfs-volants</i> (1980)	f° / Pl. II
<i>SV</i>	<i>Le Sens de ma vie</i> (1980/2014)	« Blanche » (Gallimard)
<i>VMA</i>	<i>Vie et mort d'Émile Ajar</i> (1979/1981)	« Blanche » (Gallimard) / Pl. II

Prologue : la vie comme roman...

1. Je croyais fermement qu'on pouvait, en littérature comme dans la vie, plier le monde à son inspiration et le restituer à sa vocation véritable, qui est celle d'un ouvrage bien fait et bien pensé. Je croyais à la beauté et donc à la justice. Le talent de ma mère me poussait à vouloir lui offrir le chef-d'œuvre d'art et de vie auquel elle avait tant rêvé pour moi, auquel elle avait si passionnément cru et travaillé. (*PA*, f° p. 410 / Pl. I, p. 860)

2. Par-dessus tout, je refusais de céder à l'informe. Un artiste véritable ne se laisse pas vaincre par son matériau, il cherche à imposer son inspiration à la matière brute, essaye de donner au magma une forme, un sens, une expression. Je refusais de laisser la vie de ma mère finir bêtement au pavillon des contagieux de l'hôpital de Damas. Tout mon besoin d'art et mon goût de la beauté, c'est-à-dire de la justice, m'interdisaient d'abandonner mon œuvre vécue avant de l'avoir vue prendre forme [...]. (*PA*, f° p. 427 / Pl. I, p. 871).

I. Le roman de l'Origine

a. Le brouillage des lieux

3. Ma mère avait toujours rêvé d'être une grande artiste ; j'avais à peine sept ans, lorsqu'un violon d'occasion fut acquis dans un magasin de Wilno, en Pologne orientale, où nous étions de passage alors [...]. (*PA*, f° p. 26-27 / Pl. I, p. 625)

4. J'ai toujours su, bien entendu, que ma mère avait été « artiste dramatique » — avec quel accent de fierté, elle avait, toute sa vie, prononcé ses mots ! — et je me revois encore à ses côtés, à l'âge de cinq, six ans, dans les solitudes enneigées où nous errions au hasard de ses tournées théâtrales, dans les traîneaux aux clochettes tristes qui nous ramenaient de quelque usine glacée, où elle venait de « donner du Tchékov » devant les ouvriers d'un Soviet local, ou de quelque caserne, où elle avait « dit des poèmes » devant les soldats et les matelots de la Révolution. (*PA*, f° p. 47 / Pl. I, p. 638)

5. Je suis né en Russie en 1914, de parents comédiens, et mes premiers souvenirs sont des souvenirs de théâtre, des coulisses de théâtre. Je me souviens de la Révolution soviétique de 1917. J'étais couché sur la place Rouge, il y avait des balles qui sifflaient, ma mère s'est jetée sur moi pour me protéger. Je me souviens, assis sur les épaules d'un soldat, d'un marin soviétique, pour que je puisse voir dans la salle ma mère qui était en scène. (*SV*, p. 15)

b. L'absence du père et la question juive

6. Alors, les mères « dominatrices », qui « dévirilisent », le complexe d'Œdipe... ah bonne mère ! [...] Je n'ai pas eu de père, et ça ne m'a pas non plus cassé une jambe. (*NSC*, p. 15)

7. Avant ma naissance ma mère avait épousé un Juif russe du nom de Léonid Kacew, qui a divorcé quelque temps après ma naissance. Ma mère était une petite comédienne qui n'avait pas beaucoup de talent, me dit-on, mais qui aimait passionnément le théâtre. [...] Mosjoukine, qu'elle avait connu avant ma naissance, a certainement été le grand amour de sa vie. [...] À aucun moment, ma mère ne m'avait dit que Mosjoukine était mon père, et pourtant je voyais cet homme très souvent chez nous, à l'hôtel. Il venait au Mermonts chaque fois qu'il tournait un film sur la Côte d'Azur. (*NSC*, p. 197-198)

8. Mon père avait quitté ma mère peu après ma naissance et chaque fois que je mentionnais son nom, ce que je ne faisais que très rarement, ma mère et Aniela se regardaient rapidement et le sujet de conversation était immédiatement changé.

Il n'est vraiment entré dans ma vie qu'après sa mort et d'une façon que je n'oublierai jamais. Je savais bien qu'il était mort pendant la guerre dans une chambre à gaz, exécuté comme Juif, avec sa femme et ses deux enfants, alors âgés, je crois, de quelque quinze et seize ans. Mais ce fut seulement en 1956 que j'appris un détail particulièrement révoltant sur sa fin tragique. [...]

Il n'était pas du tout mort dans la chambre à gaz, comme on me l'avait dit. Il était mort de peur, sur le chemin du supplice, à quelques pas de l'entrée. [...]

L'homme qui est mort ainsi était pour moi un étranger, mais ce jour-là, il devint mon père, à tout jamais. (*PA*, f° p. 120-122 / Pl. I, p. 683-684)

9. Moi aussi, j'ai toujours voulu porter un anneau d'or dans le lobe de mon oreille droite, mais je n'ai jamais pu trouver d'excuse. Peut-être, si j'invoquais mes ancêtres mongols du côté paternel... Oui, mais ma mère était juive. C'est un dilemme absolument insoluble. Par-dessus le marché, mes ancêtres tartares paternels étaient des progromeurs, et mes ancêtres juifs maternels étaient des progromés. J'ai un problème. [...] Lorsque j'étais en Israël, au cours d'une conférence de presse, radiodiffusée, devant une salle pleine un vénérable journaliste juif de *Maariv* [...] m'a demandé : « Monsieur Romain Gary, est-ce que vous êtes circoncis ? » C'était la première fois que la presse s'intéressait à ma verge, et encore radiodiffusée ! Je n'osais pas dire non, je ne voulais pas renier ma mère, je n'allais tout de même pas cracher sur sa tombe. J'ai dit oui [...]. J'ai ajouté immédiatement : mon fils est circoncis.

Ainsi donc, vous allez l'élever en juif ? Moi, je suis pour l'honnêteté avant tout, surtout radiodiffusée. Je dis donc au *Maariv*, non monsieur, mon fils est d'arrière-grand-père mongol, de mère américaine de souche suédoise, de grand-mère juive, sa langue maternelle est l'espagnol, c'est déjà, à l'âge de six ans, un excellent Français, sa gouvernante a décidé de l'élever dans la religion catholique [...]. (*CB*, f° p. 163-164 / Pl. II p. 315-316).

10. F. B. [François Bondy] : *Dans cette mosaïque que tu es, composée d'éléments disparates — russo-asiatique, Juif, catholique, Français, un auteur qui écrit des romans en français et en anglais, qui parle russe et polonais, quel te semble être l'apport dominant ?*

R. G. [Romain Gary] : Quelque chose que tu n'as pas mentionné, dans tes énumérations : la France libre. [...]

F. B. : *Il doit y avoir des moments où cette mosaïque que tu es te pose des problèmes avec ces composantes souvent disparates.*

R. G. : Une seule fois, en novembre 1967. J'étais alors au cabinet du ministre de l'Information et de Gaulle venait de tenir sa conférence de presse où il a lâché cette fameuse phrase sur « le peuple juif, peuple d'élite, sûr de lui et dominateur ». [...] les « éléments composites » dont tu parles se sont heurtés entre eux et l'un d'eux, élément juif, a exigé d'avoir des précisions. Je suis allé voir de Gaulle, au nom de mes « éléments disparates ». Je lui ai dit : « Mon général, il y avait une fois un caméléon, on l'a mis sur du vert et il est devenu vert, on l'a mis sur du bleu et il est devenu bleu, on l'a mis sur du chocolat et il est devenu chocolat et puis on l'a mis sur un plaid écossais et le caméléon a éclaté. Alors, est-ce que je pourrais vous demander quelques précisions sur ce que vous entendez par “peuple juif”, et si cela veut dire que les Juifs français appartiennent à un peuple différent du nôtre ? » Il a levé les bras au ciel et il a dit : « Mais Romain Gary, lorsqu'on parle du “peuple juif”, on parle toujours de celui de la Bible. » (NSC, p. 203-204)

c. La mère aux sources du roman

11. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. (PA, f° p. 43 / Pl. I, p. 635)

12. Le moment est peut-être venu aussi de m'expliquer franchement sur un point délicat, au risque de choquer et de décevoir quelques-uns de mes lecteurs et de passer pour un fils dénaturé auprès de certains tenants des écoles psychanalytiques en vogue : je n'ai jamais eu, pour ma mère, de penchant incestueux. Je sais que ce refus de regarder les choses en face fera immédiatement sourire les avertis et que nul ne peut se porter garant de son subconscient. Je m'empresse aussi d'ajouter que même le béotien que je suis s'incline respectueusement devant le complexe d'Œdipe, dont la découverte et l'illustration honorent l'Occident et constituent certainement, avec le pétrole du Sahara, une des explorations les plus fécondes des richesses naturelles de notre sous-sol. (PA, f° p. 89-90 / Pl. I, p. 664)

13. C'est ainsi que la musique, la danse et la peinture successivement écartées, nous nous résignâmes à la littérature, malgré le péril vénérien. Il ne nous restait plus maintenant, pour donner à nos rêves un début de réalisation, qu'à nous trouver un pseudonyme digne des chefs-d'œuvre que monde attendait de nous. (PA, f° p. 34 / Pl. I, p. 630)

14. À l'Hôtel-Pension Mermonts où je fis arrêter la jeep, il n'y avait personne pour m'accueillir. On y avait vaguement entendu parler de ma mère, mais on ne la connaissait pas. Mes amis étaient dispersés. Il me fallut plusieurs heures pour connaître la vérité. Ma mère était morte trois ans et demi auparavant, quelques mois après mon départ pour l'Angleterre.

Mais elle savait bien que je ne pouvais pas tenir debout sans me sentir soutenu par elle et elle avait pris ses précautions.

Au cours des derniers jours qui avaient précédé sa mort, elle avait écrit près de deux cent cinquante lettres, qu'elle avait fait parvenir à son amie en Suisse. Je ne devais pas savoir — les lettres devaient m'être expédiées régulièrement — [...].

Je continuai donc à recevoir de ma mère la force et le courage qu'il me fallait pour persévérer, alors qu'elle était morte depuis plus de trois ans.

Le cordon ombilical avait continué à fonctionner. (*PA*, f° p. 450-451 / Pl. I, p. 885-886)

II. Le roman de la Résistance

a. *Éducation européenne (1945-1961)*

15. La forêt engloutie dans une blancheur glacée, où les sapins disparaissaient parfois jusqu'au sommet, et où le silence avait une épaisseur de fin du monde, continuait néanmoins à recueillir les nouvelles de tous les fronts clandestins où se poursuivait le même combat acharné ; de Grèce, de Yougoslavie, de Norvège, de France, leur venaient mille souffles de vie, mille battements d'un espoir tenace et souterrain ; les partisans retrouvaient dans ces signaux, venus de pays qui leur paraissaient souvent aussi éloignés que les astres dont ils ne connaissaient que les noms, l'écho de leur propre résolution, de leur propre et tenace refus de désespérer : on eût dit que le Partisan Nadejda était partout à la fois. Il y avait longtemps que Janek ne se demandait plus qui il était. Il souriait maintenant lorsqu'il entendait quelque camarade en parler avec gravité autour du feu, évoquant les exploits légendaires de celui qui les commandait.

— Il paraît qu'il a encore bombardé Berlin la nuit dernière : il ne reste plus pierre sur pierre. [...]

— C'est maintenant certain : c'est lui qui est à la tête des juifs, à Varsovie. Il paraît que le ghetto s'est soulevé, et qu'ils se battent comme des lions.

— L'idée nous est venue, il y a deux ans environ, expliqua Dobranski, en marchant avec Janek dans la nuit. C'était une époque particulièrement terrible : presque tous nos chefs étaient tombés au combat ou avaient été arrêtés par les Allemands. Pour nous redonner du courage et pour désorienter l'ennemi, nous avons inventé le Partisan Nadejda — un chef immortel, invincible, qu'aucune main ennemie ne pouvait saisir et que rien ne pouvait arrêter. C'était un mythe que nous inventions ainsi, comme on chante la nuit pour se donner du courage, mais le jour vint rapidement où il acquit soudain une existence réelle et physique, et où il devint réellement présent parmi nous. (*ÉE*, f° p. 262-263 / Pl. I, p. 168-169)

16. — [...] En Europe on a les plus vieilles cathédrales, les plus vieilles et les plus célèbres Universités, les plus grandes librairies et c'est là qu'on reçoit la meilleure éducation — de tous les coins du monde, il paraît, on vient en Europe pour s'instruire. Mais à la fin, tout ce que cette fameuse éducation européenne vous apprend, c'est comment trouver le courage et de bonnes raisons, bien valables, bien propres, pour tuer un homme qui ne vous a rien fait, et qui est assis là, sur la glace, avec ses patins, en baissant la tête, et en attendant que ça vienne.

— Tu as beaucoup appris, dit Dobranski, tristement. (*ÉE*, f° p. 273 / Pl. I, p. 175)

b. *Les Racines du ciel (1956)*

17. « “Mais tu es complètement fou, Robert, complètement piqué ! Tu ne vas tout de même pas t'accrocher à une fiction, à une connerie, à une blague, à un mythe ! [...]”

« [...] Le commandant arriva, avec ses deux S.S. ; nous examina à travers son lorgnon. [...]

« Alors, monsieur Robert, dit-il. Cette demoiselle de grande vertu ?

« — Elle restera ici, dit Robert. [...] »

« Le commandant devient légèrement blême. Son lorgnon commença à trembler. [...] il était à la merci de Robert. Il dépendait de sa bonne volonté. Il n'y avait pas de force, il n'y avait pas de soldats, il n'y avait pas d'armes capables d'expulser du block cette fiction-là : on ne pouvait rien contre elle sans notre consentement. (RC, f^o, p. 210 / Pl. I, p. 359-360)

18. Fields remarqua pour la première fois qu'il [Morel] portait, épinglée sur sa chemise, une petite croix de Lorraine. C'était l'insigne adopté pendant la dernière guerre par une poignée de Français qui avaient refusé d'accepter la défaite de 1940 et s'étaient rangés autour d'un général aujourd'hui éloigné, Charles de Gaulle, lui aussi un homme qui croyait aux éléphants. (RC, f^o, p. 402 / Pl. I, p. 527)

19. « Vous avez bien caché des collabos pendant la guerre », avait gueulé Fargue [...]. « Alors, vous pouvez cacher un authentique résistant contre notre misérable condition ! [...] » (RC, f^o, p. 468 / Pl. I, p. 586)

c. *Les Cerfs-volants* (1980)

20. « Alors, quoi de neuf ? » me demanda-t-il — et ce fut une question qui me laissa coi, alors que Paris venait d'être déclaré ville ouverte. Il me semblait qu'il devait y avoir de tout autres questions à se poser. Mais on était seulement en juin 40 et on n'était pas encore entré dans cette époque où les Français allaient se faire torturer et se faire tuer pour ce qui n'existait plus que dans leur tête. [...]

« [...] L'Allemagne a gagné la guerre, le bon sens, la prudence et la raison vont s'emparer de tout le pays. Pour continuer à croire et à espérer, il faut être fou. D'où je tire cette conclusion... »

Il me regarda.

« Il faut être fou. »

Je dois peut-être rappeler qu'en ces heures de capitulation, la folie n'avait pas encore pris ses quartiers dans la tête des Français. Il n'y avait alors qu'un fou et il était à Londres. (CV, f^o, p. 179 / Pl. II, p. 1281-1282)

21. Le commissaire de police de Cléry avait lui-même mis amicalement en garde Ambroise Fleury, non sans sourire, car l'idée que ce doux pacifique pût être mêlé à quelque action subversive lui paraissait comique.

« Mon bon Ambroise, ils s'imaginent sans doute que vous allez faire flotter une croix de Lorraine dans le ciel d'un moment à l'autre !

— Moi, vous savez, ces choses-là... dit mon oncle.

— Je sais, je sais. »

Mais les rêveurs n'avaient pas bonne presse ; le rêve et la rébellion ont toujours eu partie liée. (CV, f^o, p. 277 / Pl. II, p. 1351)

22. Il y a longtemps que toute trace de haine pour les Allemands m'a quitté. Et si le nazisme n'était pas une monstruosité inhumaine ? S'il était *humain* ? S'il était un aveu, une vérité cachée, refoulée, camouflée, niée, tapie au fond de nous-mêmes, mais qui finit toujours par resurgir ? Les Allemands, bien sûr, les Allemands... C'est leur tour, dans l'histoire, et voilà tout. On verra bien, après la guerre, une fois l'Allemagne vaincue et le nazisme enfui ou enfoui, si d'autres peuples, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, ne viendront pas prendre la relève. (CV, f^o, p. 324 / Pl. II, p. 1384-1385)

23. Je termine enfin ce récit en écrivant encore une fois les noms du pasteur André Trocmé et celui de Le Chambon-sur-Lignon, car on ne saurait mieux dire. (*CV*, f^o, p. 369 / Pl. II, p. 1418)

Conclusion sur le roman de la Résistance

24. [...] ce qui compte dans l'histoire de mon pays et de l'humanité en général, ce n'est pas le rendement et l'utilitaire, mais la mesure dans laquelle on sait demeurer attaché jusqu'au sacrifice suprême à *quelque chose qui n'existe pas en soi, mais est peu à peu créé par la foi que l'on a en cette existence mythologique*. Les civilisations se sont faites et maintenues comme une *aspiration* et par la fidélité à l'idée mythologique qu'elles se faisaient d'elles-mêmes. Dire que la France libre n'a servi à rien, qu'elle fut une entreprise poétique, c'est ignorer totalement la part que la foi, le sacrifice et l'illustration *vécue* du mythe jouent dans la création ou la pérennité des valeurs. [...]

Les Français libres ont été ces pionniers de l'imaginaire.

(« Les Français libres » [1970],
dans *Ode à l'homme qui fut la France*, f^o, 2000, p. 83-84)

III. Le roman des Métamorphoses

a. L'aventure Ajar

25. Après avoir signé plusieurs centaines de fois, si bien que la moquette de ma piaule était recouverte de feuilles blanches avec mon pseudo qui rampait partout, je fus pris d'une peur atroce : la signature devenait de plus en plus ferme, de plus en plus à elle-même pareille, identique, telle quelle, de plus en plus fixe. *Il* était là. Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence d'absence, une infirmité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. *Émile Ajar*.

Je m'étais incarné.

J'étais figé, saisi, immobilisé, tenu, coincé. *J'étais*, quoi. (*Pseu.*, f^o, p. 81 / Pl. II, p. 995)

26. J'étais las de n'être que moi-même. J'étais las de l'image Romain Gary qu'on m'avait collée sur le dos une fois pour toutes depuis trente ans, depuis la soudaine célébrité qui était venue à un jeune aviateur avec *Éducation européenne* [...]. Il y avait surtout la nostalgie de la jeunesse, du début, du premier livre, du *recommencement*. Recommencer, revivre, être un autre fut la grande tentation de mon existence. (*VMA*, « Blanche », p. 28-29 / Pl. II, p. 1434-1435)

27. La vérité est que j'ai été très profondément atteint par la plus vieille tentation protéenne de l'homme : celle de la multiplicité. Une fringale de vie, sous toutes ses formes et dans toutes ses possibilités que chaque saveur goûtée ne faisait que creuser davantage. [...] Je me suis toujours été un autre. (*VMA*, « Blanche », p. 29-30 / Pl. II, p. 1435)

28. *C'était une nouvelle naissance. Je recommençais. Tout m'était donné encore une fois.* J'avais l'illusion parfaite d'une nouvelle création de moi-même, par moi-même. (*VMA*, « Blanche », p. 30 / Pl. II, p. 1435)

29. Je dois noter ici qu'aujourd'hui Gros-Câlin a commencé une nouvelle mue.

C'est un événement profondément optimiste dans la vie d'un python, le renouveau, Pâques, Yom Kippour, l'espoir, les promesses. Ma longue observation et connaissance des pythons m'a permis de conclure que la mue représente dans leur nature le moment émouvant entre tous où ils se sentent sur le point d'accéder à une vie nouvelle, avec garantie d'authenticité. C'est leur humanisme. Tous les observateurs des pythons — je ne citerai que les professeurs Grüntag et Kunitz — savent que la mue éveille chez ces sympathiques reptiles l'espoir d'accéder à un tout autre règne animal, à une espèce à pleins poumons, évoluée. (*GC*, f°, p. 117 / Pl. II, p. 706-707)

b. Roman et altérité

30. Peut-être parce que je suis avant tout romancier, mes rapports avec ce qu'il y a de permanent dans mon identité m'exaspèrent parce qu'ils enferment ma vie dans un seul personnage et dans un seul roman. (*PS*, p. 272)

31. Il y a évidemment cette agitation que tu connais et qui me pousse à ces courses à travers le monde à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un, comme tu le dis si justement. Mais ce n'est pas la recherche d'un « chez moi perdu » : c'est la recherche du Roman. Mes courses à travers le monde sont une poursuite du Roman, d'une vie multiple. Mon « je » ne me suffit pas et quand je passe quelques semaines, mettons, à Kuala Lumpur, à vivre dans une petite ruelle parmi des Malais et des Chinois, mon « je » se diversifie, et quand tu as fait ça cinq, six fois dans l'année, il y a diversification créatrice du « je », il y a Roman vécu. Il y a surtout créativité, parce que écrire un livre ou varier sa vie, c'est toujours de la créativité, cela veut dire se réincarner, se multiplier, se diversifier, il y a poursuite du Roman. (*NSC*, p. 279)

32. Et ce rêve de roman total, personnage et auteur, dont j'ai si longuement parlé dans mon essai *Pour Sganarelle*, était enfin à ma portée. Comme je publiais simultanément d'autres romans sous le nom de Romain Gary, le dédoublement était parfait. Je faisais mentir le titre de mon *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Je triomphais de ma vieille horreur des limites et du « une fois pour toutes. » (*VMA*, « Blanche », p. 30 / Pl. II, p. 1435)

33. Lorsque j'entreprends un roman, c'est pour courir là où je ne suis pas, pour aller voir ce qui se passe chez les autres, pour me quitter, pour me réincarner. (*NSC*, p. 226)

c. Le roman à l'envers

34. — J'essaye toujours de parler à l'envers, pour arriver peut-être à exprimer quelque chose de vrai. (*Pseu.*, f°, p. 128-129 / Pl. II, p. 1020)

35. Je lui disais « Madame Lola vous êtes comme rien et personne » et ça lui faisait plaisir, elle me répondait « Oui, mon petit Momo, je suis une créature de rêve » et c'était vrai, elle ressemblait au clown bleu ou à mon parapluie Arthur, qui étaient très différents aussi. [...] Non, vraiment, elle était sympa car elle était complètement à l'envers et n'était pas méchante. (*VDS*, f°, p. 144 / Pl. II, p. 881)

36. Ce qu'il y avait de meilleur c'est que c'était mécanique et bon enfant et on savait d'avance qu'ils ne souffraient pas, ne vieillissaient pas, et qu'il n'y avait pas de cas de malheur. C'était complètement différent de tout et sous aucun rapport. Même le chameau vous voulait

du bien, contrairement que son nom l'indique. Il avait le sourire plein la gueule et se dandinait comme une rombière. Tout le monde était heureux dans ce cirque qui n'avait rien de naturel. (VDS, f°, p. 96 / Pl., II, p. 855-856)

37. Quand c'était raté la première fois et que la voix n'entrait pas au bon moment, il fallait recommencer. Et c'est là que c'était beau à voir : tout se mettait à reculer. Les morts revenaient à la vie et reprenaient à reculons leur place dans la société. [...] Les chevaux galopaient à reculons et un type qui était tombé du septième étage était récupéré et rentrait par la fenêtre. C'était le vrai monde à l'envers et c'était la plus belle chose que j'aie vue dans ma putain de vie. À un moment, j'ai même vu Madame Rosa jeune et fraîche, avec toutes ses jambes et je l'ai fait reculer encore plus et elle est devenue encore plus jolie. J'en avais des larmes aux yeux. (VDS, f°, p. 120-121 / Pl., II, p. 868)

38. Dès la sortie de mon premier ouvrage d'affabulation, on a commencé à remarquer que je n'existais pas vraiment et que j'étais sans doute fictif. On a même supposé que j'étais un ouvrage collectif. [...]

Je savais que j'étais fictif et j'ai donc pensé que j'étais peut-être doué pour la fiction. (Pseu., f°, p. 16 / Pl. II, p. 961-962)

39. « Je suis Émile Ajar ! » hurlais-je en me frappant la poitrine. « Le seul, l'unique ! Je suis le fils de mes œuvres et le père des mêmes ! Je suis mon propre fils et mon propre père ! Je ne dois rien à personne ! Je suis mon propre auteur et j'en suis fier ! Je suis authentique ! Je ne suis pas un canular ! Je ne suis pas pseudo-pseudo ; je suis un homme qui souffre et qui écrit pour souffrir davantage et pour donner ensuite encore plus à mon œuvre, au monde, à l'humanité ! » (Pseu., f°, p. 202 / Pl., II, p. 1059)

Épilogue : « Au revoir et merci. »

40. Pour la presse – Jour J

Aucun rapport avec Jean Seberg. Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs.

On peut mettre cela évidemment sur le compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'a permis de mener à bien mon œuvre littéraire.

Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique *La nuit sera calme* et dans les derniers mots de mon dernier roman : « car on ne saurait mieux dire. » Je me suis enfin exprimé entièrement.

Romain Gary
(lettre d'adieu, 2 décembre 1980)

